

de M. Thiers ne sont que trop réalisées. L'unité Allemande, conséquence de l'unité Italienne, a abaissé la France et anéanti Napoléon III. Or, qu'est-ce que l'unité Italienne? N'est-ce pas la spoliation d'une partie des Etats Pontificaux, les Romagnes, les Marches et l'Ombrie, soufferte par l'Empereur? Et la Prusse a puni ce péché politique, disent les uns; Dieu a puni cette tolérance accordée à un attentat contre son Eglise, disent les autres. Cet accord sur le fait expié à Sedan, sinon sur l'auteur du châtement, prouve une fois de plus à nos yeux que tourner le dos à l'Eglise est encore, pour les souverains comme pour les sujets le moyen le plus sûr de se perdre soi-même.

Et Victor-Emmanuel! N'est-il pas déjà assez puni par le mépris ou la pitié du monde catholique? Dieu veuille qu'il ne le soit pas autrement; mais en voyant ce descendant d'une sainte se prêter à ces persécutions contre l'Eglise, n'est-on pas involontairement enclin à penser à cet autre persécuteur du 11e siècle, Henri IV d'Allemagne, dont la triste fin est restée comme un des plus terribles enseignements de l'histoire? Deuxième successeur de Henri-le-Saint, ce prince oubli, lui aussi, les traditions de sa famille; il s'empara, lui aussi, de Rome, et par ses entreprises audacieuses il abrégua les jours du grand pape Grégoire VII. Mais l'histoire ajoute que, déposé par la diète de Mayence, il se réfugia à Liège, mourut dans la misère, et que son cadavre resta cinq années sans sépulture à la porte de l'Eglise de Spire. J'ignore ce que l'avenir réserve au roi d'Italie: espérons que, n'ayant été qu'un instrument dans les mains de la révolution, il obtiendra l'oubli pour tout châtement; j'ignore si Pie IX verra la fin des persécutions, ou si comme Grégoire VII il mourra abreuvé de toutes les douleurs; mais j'esais bien que si quelqu'un doit aujourd'hui souffrir pour la vérité, aucun autre homme n'en est plus digne.

Représentez-vous dans son palais du Vatican ce saint vieillard, chargé d'années et de vertus, accablé de travaux, mandataire de Dieu au milieu des hommes et guide infailible des destinées de l'univers catholique, les mains pleines de vérités, et distribuant ces vérités à la terre avec toute la charité de "celui qui l'envoie." Nulle pensée d'ambition n'agite son âme, et n'a pu creuser des rides sur son front déjà rayonnant de la majesté des élus; il ne convoite pas le bien d'autrui, il n'inquiète pas les frontières de ses voisins: il n'a qu'un but, qu'un rêve, le bonheur de l'humanité dans l'exercice de la vertu, dans la pleine possession de la vérité, et il prie Dieu d'être avec lui dans cette œuvre de dévouement et de sacrifice, implorant miséricorde pour ceux qui resteront sourds à sa voix, et pardon pour lui d'être capable de si peu de chose pour le salut des hommes. Lorsqu'il porte ses regards au-delà des sept collines de Rome, il voit l'Allemagne lancée comme un torrent dévastateur contre cette pauvre France, et levant ses mains tremblantes vers le ciel, il demande à Dieu de détourner le glaive de ses vengeances et de donner au monde la paix et la concorde. Il voit toutes les nations qui se tordent dans les étreintes de l'impunité, tous les trônes chancelants, tous les droits méconnus, foulés aux pieds; et il implore Dieu de ramener le règne de la religion et de l'équité. Il voit le flot toujours montant de la révolution qui menace d'inonder jusqu'à la Ville Eternelle et de faire sombrer le vaisseau de l'Eglise, et il s'écrie: Seigneur, éloignez de moi ce calice, mais cependant que votre volonté soit faite, non la mienne. Triste de cette tristesse divine, résigné à la persécution, mais calme et confiant en Celui qui mène les hommes au milieu de toutes leurs agitations, il appelle alors autour de lui les pasteurs de la catholique pour affermir les consciences ébranlées par tant de négations, et en même temps il invite ses sujets à venir faire la garde autour de sa personne afin de protester au besoin par la force contre les tentatives des ennemis de l'Eglise: bienheureuse inspiration, qui a fait ces soldats de la vérité catholique, et qui a réuni cet auguste Concile pour l'enseignement du monde et sa réunion dans une même foi! Dans ce siècle où les armées concourent si souvent au renversement du droit et à des projets d'ambition, Dieu a voulu qu'il y eut à Rome des soldats pour défendre le droit et empêcher la prescription contre le culte des idées dans nos temps troublés, et Pie IX a formé les Zouaves Pontificaux. Dans ce siècle où les hommes se font grands aux yeux des peuples en se consacrant à quelque œuvre d'unité nationale, Dieu a voulu que le chef de son Eglise attachât aussi son nom à une œuvre d'unité, mais d'autant supérieure que les vérités éternelles sont au-dessus des projets de la politique, et il lui a inspiré de proclamer le dogme de l'Infaillibilité, vérité féconde qui réunira un jour tous les peuples dans l'unité religieuse. Cependant les eaux révolutionnaires continuent de monter, et vous savez comment, les dernières dignes étant rompues, elles ont envahi jusqu'au marches du Vatican. Aujourd'hui le Saint Père est prisonnier dans son palais, tout secours lui semble refusé. Un philosophe ancien a dit que le spectacle le plus digne des Dieux était un homme aux prises avec l'adversité. Or dites si jamais adversités plus grandes ont frappé un de nos semblables! Il est naturel peut-être que le Vicaire de Jésus-Christ, c'est-à-dire l'homme qui est le plus près de la divinité, soit aussi celui d'entre nous qui souffre le plus, car c'est la souffrance, c'est le sacrifice qui ennoblit, qui épure, qui sanctifie, et nul ne souffre plus que Pie IX, nul ne montre plus de calme et de courage dans le malheur. Je le dis avec la fierté d'un catholique et avec l'orgueil d'un homme, ce grand Pape est un des caractères qui honorent le plus la dignité de notre nature et relèvent le plus "la famille humaine:" protester contre l'injustice qui l'opprime, unir nos sympathies à son infortune, c'est se faire honneur à soi-même!

DE LA CONVERSATION.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'article qui suit. Chacun devra en profiter :

Dans une société, la grande affaire est la conversation; elle doit être étudiée comme un art. Le style de la conversation n'est pas moins important ni moins digne d'être cultivé que le style épistolaire. La manière de dire les choses est ce qui leur donne leur valeur.

La première et la plus importante condition de succès, c'est une attention constante et imperturbable. Ce que Churchill a indiqué comme la première qualité sur le théâtre, est aussi nécessaire en compagnie: "Être toujours attentif à l'action de la scène." Votre intelligence ainsi que votre personne doit toujours être armée de toutes pièces. Ne paraissez jamais en société avec votre esprit en *deshabillé*! L'absence et la distraction sont choses fatales. *Le secret de la conversation peut être ainsi défini: bâtir sur les remarques de votre interlocuteur. Les hommes de profond savoir, qui ont des habitudes solitaires*

et qui vivent au milieu des livres excellent rarement dans les causeries fines, parce qu'ils s'attachent à la chose elle-même et qu'ils traitent abstractivement le sujet, au lieu d'observer le même langage que les autres et de les suivre sur le terrain des plaisanteries fines et délicates. C'est la route contraire qu'il faut prendre. On se fait une réputation d'homme d'esprit, et l'on se met bien dans l'esprit des autres en témoignant de la déférence pour leurs avis.

Si vous vous trouvez à la table d'un gentleman ou dans le salon d'une dame avec quelqu'un dont vous n'avez jamais entendu parler auparavant, rien n'empêche que vous n'entriez en conversation avec lui; vous êtes censés égaux en rang et en éducation, puisque vous vous rencontrez dans une maison respectable. Telle est la théorie sur cette matière. Cependant, l'usage exige que vous saisissiez la première occasion pour vous faire présenter dans les règles à cette personne.

Des gens de toutes sortes de professions se rencontrent en société. Comme ils n'y vont que pour délasser leur esprit et échapper aux chaînes des affaires, vous ne devez jamais, dans une soirée, entretenir un homme de ce qui concerne sa profession. Ne parlez pas politique à un journaliste, fièvre à un médecin, agiotage à un courtier. Gardez-vous surtout, à moins que vous ne veuillez le faire enrager, de parler instruction à un professeur. L'erreur que nous condamnons ici est souvent commise par des personnes bien intentionnées et qui n'ont d'autre désir que de se montrer affables; mais elle trahit de la part d'un gentleman une grande ignorance du monde, et de celle d'un philosophe une profonde ignorance de la nature humaine. Le premier doit considérer que *tous les hommes sont égaux devant la politesse*; le second doit se souvenir que, tout agréable qu'il soit d'être assisté et patronisé, il est bien plus agréable encore d'être traité comme si l'on n'avait pas besoin de patronage, et comme si l'on était au-dessus de la protection.

Deux nobles personnages invitèrent en même temps Joseph Reynolds à venir les voir un dimanche matin. Le premier chez lequel il se présenta le reçut avec la plus obséquieuse condescendance, le traita avec toutes les attentions du monde, protesta que, s'il l'avait invité pour le dimanche, c'était parce que, le sachant trop occupé durant la semaine, il ne voulait pas prendre sur le temps de son travail; il termina en faisant l'éloge de ses tableaux, et le conduisit jusqu'à la porte avec un sourire gracieux. Sir Joseph le quitta pour aller chez l'autre. Celui-ci le reçut avec une civilité pleine d'égards, de même que s'il eût été son égal à la chambre des pairs, ne dit pas un mot de Raphaël ni de Corrège, mais parla avec grâce sur la littérature et sur les auteurs. Ce noble personnage était le comte de Chesterfield. Sir Joseph sentit que, si l'un avait parlé de ses égards pour lui, l'autre les lui avait prouvés, et fut beaucoup plus satisfait de la seconde visite que de la première. Lecteur, il y a de la sagesse dans cette anecdote; remarque-la, apprends-la, médite-la et tirens-en cette morale: que, si l'on peut être distingué dans une société, il n'y a pourtant là aucune distinction.

C'est une erreur de supposer que la conversation consiste à parler; une chose beaucoup plus importante, c'est d'écouter avec discrétion. Mirabeau disait que pour réussir dans le monde, il faut absolument se soumettre à apprendre bien des choses que l'on sait de la part de gens qui n'y entendent rien. La flatterie est la voie la plus sûre pour réussir: faites toujours des compliments et vous serez toujours écouté. "L'esprit de la conversation, dit La Bruyère, consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres; celui qui sort de votre entretien content de soi et de son esprit, l'est de vous parfaitement; les hommes n'aiment point à vous admirer, ils veulent plaire; ils cherchent moins à être instruits et même ravis qu'à être goûtés et applaudis, et le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui."

Il est bon de convaincre les autres de votre mérite; mais la plus haute idée que vous puissiez donner à un homme de votre esprit, c'est de tomber en admiration devant le sien.

La patience est une qualité sociale aussi bien qu'une vertu chrétienne. Ecouter, faire sa cour, s'ennuyer, voilà les éléments certains de la fortune.

Lorsqu'un étranger assiste à un dîner ou à une soirée, et qu'il ne comprend pas la langue du pays, la bonne éducation exige que l'on ne parle que sa langue. N'adressez pas un mot, même à vos amis les plus intimes, qui ne soit compris de tous les autres. Cela est aussi mal que si vous parliez à l'oreille.

Ne parlez jamais en société d'affaires particulières qui ne seraient pas connues de tous les autres, comme par exemple: *Comment va telle chose?* En faisant ainsi, vous avez l'air d'indiquer que les personnes à qui vous ne vous adressez pas sont de trop. Si vous voulez faire quelques questions de ce genre, commencez par mettre les autres au fait de l'affaire, si la matière le permet.

Si, après l'entrée d'un visiteur, vous continuez la conversation, vous devez en faire connaître le sujet au nouveau venu.

Si, dans la compagnie, il y a quelqu'un que vous ne connaissez pas, ayez soin de vous abstenir de toute épigramme et de tous sarcasmes facétieux. Il serait bien spirituel, en vérité, d'aller parler de corde à un homme dont le père aurait été pendu! La première chose exigée pour réussir dans la conversation, c'est de bien connaître son monde.

Nous avons déjà parlé de la nécessité de mettre de côté les prérogatives de la naissance et de se renfermer dans un silence attentif. Un autre précepte de la même nature, c'est de ne pas parler trop bien, lorsqu'on le peut. Vous ne vous élevez pas beaucoup dans l'opinion d'un autre si, tout en l'amusant, vous le blessez à l'endroit le plus sensible, l'amour-propre. A part l'inconvénient d'irriter la vanité, un torrent continu d'esprit est excessivement fatigant pour les auditeurs. Un homme d'esprit est une connaissance agréable, mais un ami assommant. "Dans une compagnie, dit lady Montagu, celui qui a le plus d'esprit, c'est celui qui joue le moindre rôle. La grande affaire de la conversation, c'est de suivre la partie comme on fait au jeu de cartes. Si celui qui a la haute main joue le jeu de carreau, son voisin n'abattrait pas le roi de cœur, quoi qu'il ait la main pleine de figures. Je n'aime pas à voir un homme d'esprit escarboter tous les enjeux de la conversation."

Regardez toujours la personne à laquelle vous adressez la parole, et, s'il y a plusieurs auditeurs, vous plairez davantage; faites comme si vous vous adressiez tour à tour à chacun des assistants, soit que vous racontiez une anecdote, soit que vous fassiez une autre réflexion. C'était là le grand secret des manières séduisantes de Sheridan.

Dans quelque occasion que ce soit, ne faites jamais de questions. D'abord cela est trop vain; en second lieu, cela peut donner lieu à une réponse inconvénante et tout à fait ridicule. Une dame à laquelle on demandait quelle était la branche de

médecine professée par un certain gentleman, répondit: Je crois qu'il occupe la chair d'accouchement.

Il est indispensable pour la conversation de bien connaître les nouvelles courantes et les événements historiques des dernières années.—Il serait inconvénant d'être tout à fait arriéré en pareille matière.

Ne faites jamais de citations en société. Si vous vous trouvez engagé dans une dispute avec quelque lourdaud érudit, vous pouvez le réduire au silence avec quelques citations apocryphes. Choisissez l'auteur pour lequel il professe le plus d'admiration et lancez-lui, dans le style de cet écrivain, un passage qui condamne en dernier ressort l'opinion qu'il soutient. Si vous ne le persuadez pas, vous l'étonnerez au moins, et alors vous profiterez de sa surprise pour vous échapper et pour vous éviter la nécessité désagréable de le terrasser tout à fait.

Les armes que l'on emploie dans la société sont courtoises ou non, mais elles doivent au moins toujours être honorables. En effet, il est des gens qui préfèrent corrompre le juge que de s'en rapporter à la justice de leur cause. L'instrument qu'ils emploient est la flatterie. Il est des cas où un homme d'honneur peut faire usage de cette arme, de même qu'il en est où l'on peut, pour sa propre défense, se servir d'une épée empoisonnée.

La flatterie règne en souveraine dans tous les lieux et dans tous les temps; elle subjugué celui qui conquiert Danaë. Il en est peu qui soit au-dessus d'elle, il n'en est point qui soit au-dessous. La cour, les camps, l'église sont les théâtres de ses victoires, et le genre humain est l'objet de ses triomphes. Que l'on se persuade donc bien que celui-là possède une véritable puissance à qui il est donné de flatter avec art.

Le pouvoir de la flatterie dérive de différentes sources. Il peut se faire que la personne flattée, éprouvant du plaisir et sachant que c'est au flatteur qu'elle en est redevable, se sente obligée envers lui, sans se mettre en peine d'en chercher la raison; ou bien peut-être que, nous imaginant que nous sommes placés bien haut dans la bonne opinion de celui qui nous loue, nous aimons mieux accéder à sa demande que de perdre son estime; ou enfin la flatterie peut être considérée comme une marque de politesse, et, dans ce cas, nous aimons mieux nous soumettre à l'opinion d'un flatteur que de nous montrer coupable d'impolitesse en la repoussant.

La flatterie ne doit jamais être directe; il faut qu'elle procède, non par application, mais par insinuation; non par démonstration, mais par inspiration. La flatterie doit se montrer comme l'expression spontanée et même involontaire d'une franche admiration. Il est des caractères faibles qui ne demandent pas que les paroles de louange et d'estime dont on use à leur égard soient sincères; leurs têtes sont tournées à l'odeur de l'encens, quoiqu'ils s'aperçoivent d'où elle vient. Ils sont enchantés de posséder assez d'importance pour voir leurs faveurs recherchées.—Mais généralement, il faut que la flatterie paraisse prendre sa source dans la sincérité des sentiments. C'est là la flatterie qui doit réussir, car elle est fondée sur un principe de notre nature, qui est aussi vivace que la vie même. Ce principe, le voici: Nous aimons toujours celui dont nous croyons être aimés.

La flatterie consiste quelquefois à accepter des éloges.

Ne flatterez jamais une personne en présence d'une autre.

Ne vantez jamais l'habileté musicale d'une dame à une autre qui se mêle de musique.

Une chose qui produit souvent un bon effet, c'est de faire l'éloge d'un homme à son ami intime, pourvu que ce dernier ne soit pas lui-même trop prétentieux; il ira promptement répéter ce que vous aurez dit.

C'est une erreur de penser que les hommes sont moins que les femmes à l'épreuve du poison de la flatterie. Voici la seule différence: on doit exprimer son estime aux femmes, on doit la prouver aux hommes.

La flatterie peut, dans l'occasion, procurer des avantages solides; mais cependant on s'en sert plus communément pour la défense; on désarme une grossièreté par une politesse; on détourne une accusation par une flatterie. "Prince, disait Napoléon à Talleyrand, on me dit que vous faites de vilaines spéculations sur les fonds.—On me fait tort, répondit Talleyrand.—Mais comment avez-vous fait pour amasser tant d'argent?—J'ai acheté des rentes la veille de votre avènement au consulat, et je les ai vendues le lendemain." Les compliments sont comme des escarmouches légères dans la guerre de flatterie, ils s'emploient suivant l'occasion. Ce sont de petites pièces fausses que vous recevez et que vous donnez aux autres. Pour flatter avec adresse, il faut connaître parfaitement la nature humaine et le caractère de la personne que vous flatterez.

C'est un usage reçu chez les hommes de s'abstenir de conversations sérieuses avec les femmes, et cette habitude est judicieuse en général. Si une femme est jeune, gaie et légère, parlez-lui seulement des dernières modes, des fêtes du jour, etc. On trouve des femmes qui commencent à vieillir—des femmes mariées surtout, et quelquefois des demoiselles—qui visent à une réputation d'érudition. Vous leur ferez votre cour en mettant à l'occasion la conversation sur de graves sujets auxquels elles ne comprennent rien, et qui ne sont d'aucun intérêt pour elles; vous interromprez une discussion sur la beauté d'un dahlia, en disant que, comme vous connaissez tout l'intérêt qu'elles prennent au progrès des sciences, vous allez leur annoncer une théorie nouvelle pour l'analyse des courbes et des doubles courbes. Ceux dont la conversation n'est que badine sont rarement en faveur auprès des femmes passés vingt-cinq ans.

Parlez à une mère de ses enfants. On n'ennuie jamais les femmes tant qu'on leur parle d'elles et de leurs enfants.

Si vous allez dans une maison où il y ait des enfants, ayez bien soin de vous concilier leurs bonnes grâces; autrement vous courrez risque de recevoir une balle sur les os des jambes, ou de rouler sur le plancher en vous asseyant sur une chaise qui n'aura que trois pieds.

Pour devenir capable de converser avec les femmes, il faut étudier leur vocabulaire. Vous commettriez une grande erreur en interprétant *jamais, toujours*, à la manière de Johnson.

N'allez pas sans cesse répéter à une dame qu'elle est belle, qu'elle est spirituelle, etc.; elle sait cela mieux que vous.

Que votre amour pour une femme ne vous empêche pas d'avoir des égards pour les autres. Celle qui est l'objet de votre amour doit être la seule à s'en apercevoir.

Un peu d'amour-propre pour vous rappeler ce que vous devez à vous-même, un peu de bonté pour vous suggérer ce que vous devez aux autres: voilà ce qui constitue moralement un homme du monde.

Trop de vivacité et trop d'inertie sont choses fatales à la politesse; la première vous mène trop loin, la seconde nous laisse en-deçà du but.